

...AVEC LES GEOGRAPHES

Est-il encore nécessaire d'insister sur la nécessité de décloisonner notre enseignement ? Comme jadis la philosophie, l'histoire, trop grande dame, s'est laissée dépouiller de l'étude de toutes les matières qui requéraient une certaine spécialisation : les philologues, les hommes de sciences, les mathématiciens, les archéologues, les géographes frustrés par une histoire trop complaisante envers le politique ou le militaire se sont réservés les secteurs qui relevaient plus spécialement de leur discipline. Il s'en est suivi un éparpillement fâcheux accompagné d'un rétrécissement du champ d'observation des historiens. Rappelés au bon sens sur le plan scientifique par Marc Bloch et Lucien Febvre, ceux-ci doivent aujourd'hui jeter bas les obstacles qui les séparent encore sur le plan de l'enseignement des domaines de préoccupations de leurs collègues des autres branches. Nous voulons nous y employer ici, en renouant le dialogue avec ceux de nos voisins avec lesquels nous avons eu le plus de liens : les géographes. Au moment même où se consacrait la séparation de ces anciens frères jumeaux, vers 1930, Monsieur Omer Tulippe, professeur à l'Université de Liège, membre de l'Académie royale de Belgique, et un des plus ardents défenseurs des droits de la géographie, préparait à Paris un doctorat en Sorbonne sur le thème de *L'habitat rural en Seine et Oise, Essai de géographie du peuplement* ⁽¹⁾. Il est significatif que ce remarquable ouvrage dont peu d'imitateurs se sont depuis lors inspirés consacre la place de l'histoire dans l'explication géographique et inversement ce que la géographie peut apporter à l'explication historique. Qu'on en juge plutôt.

A travers une documentation constituée par un nombre impressionnant d'archives, l'A. suit l'évolution de plusieurs terroirs typiques du département de Seine et Oise depuis les origines historiques. Il lit positivement, concrètement pourrait-on dire, dans la géographie les grandes phases de l'histoire de leurs habitants. Si l'histoire s'occupe des hommes, on oublie trop souvent que la géographie, est d'abord la science de l'occupation de la terre par l'homme et que comme telle elle nous conserve son empreinte à travers la topographie, les tracés parcellaires, la toponymie, la pédologie, etc. Ainsi la lecture du sol est-elle aussi essentielle que celle des archives à l'historien soucieux de cette histoire totale aujourd'hui postulée. Suivre l'évolution de l'implantation des lieux habités, les vicissitudes du peuplement, la nature des défrichements ou des cultures, c'est découvrir dans le vif de ses manifestations sensibles tout le mouvement social, économique, politique de l'histoire. Les guerres, les phases d'expansion ou de récession de l'économie sont illustrées dans le concret : croissance de la grande

(1) Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1934.

propriété seigneuriale en base conjoncture, modification du système d'exploitation par l'investissement en biens-fonds de capitaux accumulés par le commerce et dont les propriétaires entendent tirer le meilleur rendement. Au XVII^e siècle, par exemple, on constate l'apparition et la croissance du fermage à temps, avec dominance de la grosse exploitation. Un prolétariat agricole se constitue, inconnu au siècle précédent et de plus en plus séparé des classes possédantes. Ainsi, la physionomie d'un terroir éclaire et confirme les critiques de Vauban ou de La Bruyère sur le caractère calamiteux de la fin du règne de Louis XIV. Au XVIII^e siècle, la concentration s'intensifie, faisant disparaître les habitats mal adaptés. Les *horsins* (écarts) deviennent plus nombreux, le fermage se généralise, le nombre de maisons augmente en raison du cru démographique.

Constater le morcellement de la propriété et de l'exploitation avant la Guerre de Cent Ans, c'est évoquer les divisions parcellaires de la réserve seigneuriale et assister réellement à la disparition des contraintes serviles. Ce mouvement coïncide avec une croissance de la population marquée aussi par de grands défrichements. Ceux-ci, ordonnancés par le bailleur à cens, sont peu conditionnés par la géographie. Si, après 1300, les défrichements ont cessé, la persistance du cru démographique explique les démembrements internes des tenures. A la veille du terrible conflit, le peuplement rural consiste en agglomérations de maisons en villages, avec dispersion de la propriété, résultat des contraintes collectives d'assolement. Tout est occupé, le bon comme le mauvais. Malgré ses dévastations, la guerre ne perturbera pas fondamentalement les formes du peuplement. Tout sera réoccupé, mais souvent par de nouveaux venus, des étrangers qui s'installent d'abord sur les bonnes terres et continuent à préférer l'habitat aggloméré. Les tenures sont plus importantes, le faire valoir direct plus fréquent. La faiblesse première du peuplement rural, la nécessité de remettre la propriété en valeur expliquent le succès du bail à cens à taux très bas, nanti de maints privilèges. On constate qu'en période critique, le milieu physique conditionne mieux les hommes.

A partir du XVI^e siècle, les lieux habités augmentent en même temps que leur dispersion s'accroît, la population est en effet en expansion, ce qu'atteste également le morcellement des tenures. Menacé de ruine par la dévaluation monétaire, le seigneur vend sa terre par morceaux. La qualité de la terre importe peu, mais le choix des sites habités se fait avec discernement, encore que par la force des contraintes d'assolement triennal, beaucoup de maisons se construisent dans les agglomérations. Par la suite et jusqu'au XVIII^e siècle, la crise paysanne entraînera une diminution des lieux habités et de l'importance numérique des villages. La dispersion subsiste mais la petite maison fait place à la grosse exploitation. La pulvérisation de la propriété a en effet entraîné au XVII^e siècle gêne et misère qui profitent aux maisons religieuses, à la bourgeoisie urbaine et à quelques laboureurs bien inspirés. De véritables remembrements se produisent. Les mauvaises terres sont abandonnées, tandis que les bonnes se concentrent. L'impôt rendu exigible en argent par l'Etat bourgeois avide de numéraire contribue à la dévaluation du travail et de ses produits. Les nobles dont la franchise à la taille est limitée à quatre charrues afferment le surplus, ainsi diminue le faire valoir direct.

On peut affirmer que dès cette époque le faciès rural ne changera plus

sensiblement, sauf en ce qui concerne le faire valoir direct qui progressera. En effet, le meilleur rapport des blés et produits de l'élevage à la fin du XVIII^e siècle permettra aux gros fermiers le rachat des biens nationaux, de petites parcelles tentent d'ailleurs aussi de petits fermiers et des manouvriers. La terre revient aux exploitants naturels. Les bâtiments agricoles désaffectés sont transformés à usage d'habitation en raison d'une nouvelle poussée démographique. La crise des prix agricoles des années 1820-1830 entraîne une situation semblable à celle du XVI^e. Quelques défrichements s'expliquent durant le XIX^e siècle par la création de voies de communications rendant accessibles des écarts. De plus en plus la grosse exploitation se regroupe non sans que l'exploitation moyenne puisse se maintenir cependant. Les petits propriétaires incapables de subsister se laissent séduire par les salaires industriels et vendent aux gros propriétaires qui fournissent des ascendants à la bourgeoisie citadine. Ainsi la propriété, ruralisée par la Révolution, retourne à la ville. L'enfant unique sauve les exploitations moyennes condamnées sinon au partage et à la disparition.

Après la Grande Guerre, le processus de remembrement s'accélère au bénéfice des profiteurs de guerre et grâce à la politique de protectionnisme douanier.

Sans doute ces notations n'affectent-elles qu'un des terroirs français. Elles n'ont donc pas de valeur absolue. Des recoupements devraient être fait ailleurs, mais il ne faut pas être grand clerc pour comprendre le merveilleux instrument de contrôle que constitue cette source touchant l'évolution générale de l'histoire de France. L'avantage de cette enquête c'est qu'elle touche directement la masse populaire, celle dont la connaissance est la plus précaire et dont le gigantesque silence a comme laissé à l'avant plan quelques personnages privilégiés dont les gestes ne pourraient cependant se comprendre sans le soutien de cette base sociale ici mise au jour.

Pour les pédagogues d'aujourd'hui, l'exploitation de cette documentation sera de nature à mieux faire saisir aux fils et aux filles de ce peuple que l'histoire les concerne aussi bien que les princes qui l'avaient jusqu'ici monopolisée. Grâce soit rendue au distingué géographe qui en cette année 1966 accède à l'éméritat et à qui finalement l'histoire devra beaucoup. Car en rendant sa dignité à la géographie, il aura montré à l'histoire cette voie qu'au même moment découvraient les fondateurs des *Annales*.

R. VAN SANTBERGEN.